THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LA VIVANDIÈRE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES DE

M. HENRI CAIN

MUSIQUE DE

BENJAMIN GODARD



PARIS
CHOUDENS ÉDITEUR
30 — BOULEVARD DES CAPUCINES — 30

1899



LA VIVANDIÈRE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté

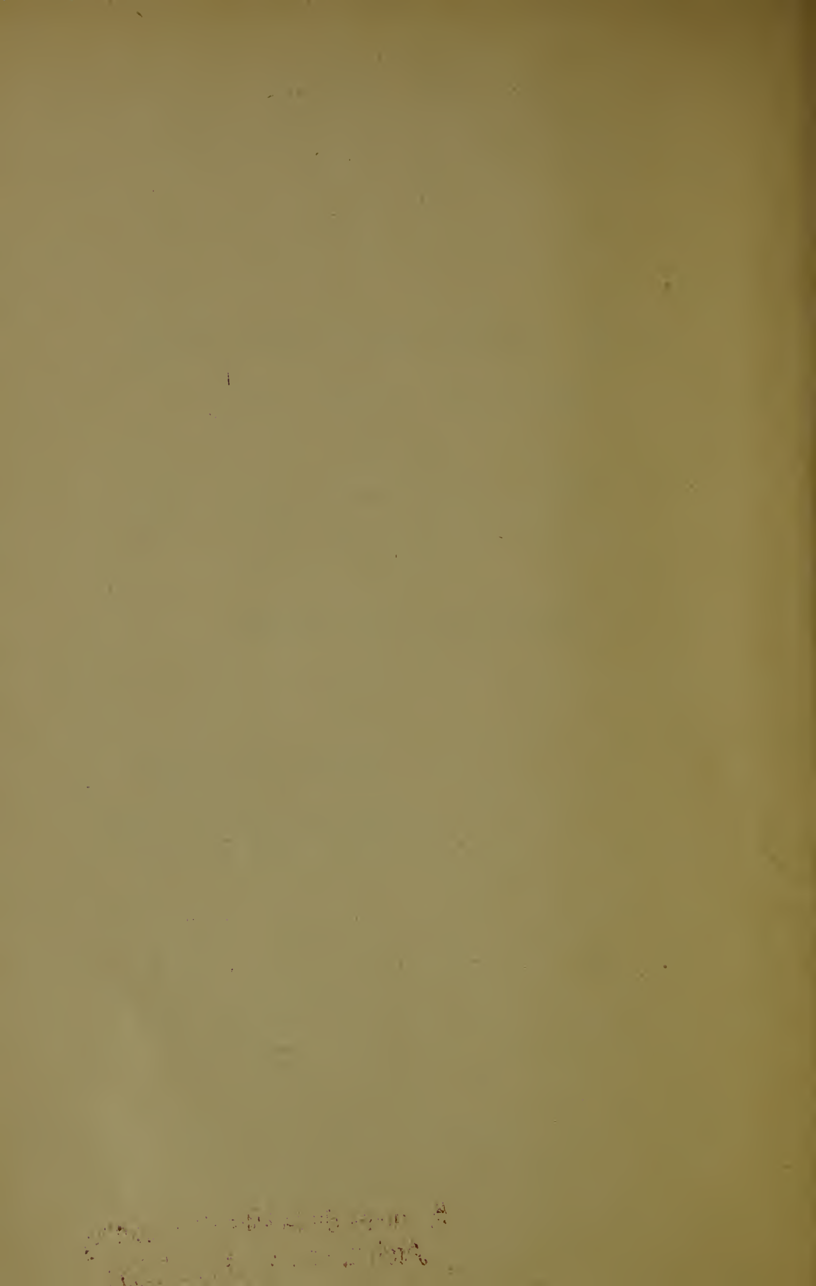
pour la première sur le théatre national de l'Opéra-Comique

le 1er avril 1895.

Direction de M. Léon Carvalho.

Réponse du général **Marceau**
au feld-maréchal **Rush** :

« Oui, mes soldats sont de petites gens, mais ce sont de grandes ames. »



THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LA VIVANDIÈRE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES DE

M. HENRI CAIN

MUSIQUE DE

BENJAMIN GODARD

PARIS

CHOUDENS ÉDITEUR

30 — BOULEVARD DES CAPUCINES — 30

1899

PERSONNAGES

MARION, mezzo-soprano ou Falcon (1).	Mlles	DELNA.
JEANNE, soprano...........................		LAISNÉ.
GEORGES, ténor...........................	MM.	CLÉMENT.
LA BALAFRE, basse chantante.........		FUGÈRE.
Le capitaine BERNARD, baryton........		BADIALI.
Le marquis de RIEUL, baryton.........		MONDAUD.
LAFLEUR, 2e ténor....................		T. THOMAS.
ANDRÉ.............................		E. THOMAS.
Le lieutenant VERNIER.............		HUET.
UN PAYSAN..........................		RAGNEAU.

La scène se passe en 1794 aux environs de Nancy et en Vendée.

(1) Le rôle de Marion a été pointé par l'auteur pour être chanté également par une Falcon.

LA VIVANDIÈRE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

ACTE PREMIER

En 1794. — Dans la campagne aux environs de Nancy.

Retour des Mayençais.

(ARMÉE DU RHIN)

(A droite, porte de manoir donnant sur la route, se continuant par un pont menant au village. A gauche, une ferme. Un banc de pierre au premier plan. Des paysans, des paysannes, des domestiques écoutant la marche lointaine d'un bataillon qui s'éloigne.)

CHŒUR

(Au fond du théâtre.)

Bonne route à ces braves
Bonne route aux soldats
De la frontière ici
L'étape est un peu longue !
Bonne route !!!

(Arrivant en scène.)

Le ci-devant
Marquis de Rieul
Aurait bien pu, ma foi
Leur ouvrir sa maison !

C'est un aristo !!!
Il aurait préféré
La brûler de ses mains
Que d'y laisser entrer
Des ennemis du Roi !!

(Montrant le poing au château.)

C'est un aristo !!!
Bonne route aux soldats
De la frontière ici
L'étape est un peu longue
Bonne route !!!.....

(Un silence. — On entend le tambour rouler.)

D'autres soldats !!!

(Ils se retournent en entendant à la cantonnade la voix de La Balafre et des soldats qui chantent un chœur de soldats.)

LA BALAFRE, dans la coulisse et les soldats.

C'est l'adjudant Tu' Mouch's
Qui en guerre est parti,
Il avait des cartouches
Mais n'avait pas d' fusil.

CHŒUR, dans la coulisse.

Larifla, fla, fla, larifla.
Larifla, lariflaire,
Larifla, fla, flaire,
Larifla, larifla, larifla.

(La tête de la compagnie parait en scène. — C'est une compagnie de soldats républicains qui revient de Mayence (armée du Rhin.) — Ils arrivent au pas de route sans ordre, dans les accoutrements les plus pittoresques. — Le capitaine Bernard précédé d'un petit tambour est en tête. Le sergent La Balafre en serre-file, Lafleur est avec les soldats.)

LA BALAFRE et les soldats entonnant le second couplet.

C'est l'adjudant Tu' Mouch's
Qui reçut à Valmy
Un boulet dans la bouche,
Ça l'flanque deux mois au lit.

TOUS, en chœur.

Larifla, fla, fla, etc.

(La compagnie est sur le théâtre.)

LE CAPITAINE BERNARD

Halte ! Front ! Repos !
Hé ! Sergent La Balafre ?

LA BALAFRE, au port d'armes.

Présent, mon capitaine !

LE CAPITAINE

Avons-nous de l'argent ?
Pour acheter de quoi
Faire manger nos hommes.

LA BALAFRE, à Lafleur qui arrange la paille de ses sabots

Dis donc, Lafleur,
Toi, notre trésorier,
Que reste-t-il en caisse ?

LE CAPITAINE BERNARD, étonné.

Lafleur trésorier ?
Mais il ne sait pas lire.

LA BALAFRE, très sérieux.

Mais les autres non plus.

(Le capitaine Bernard se met à rire.)

LAFLEUR

Cent livres !

TOUS, joyeux.

Ah ! Ah !

LAFLEUR

En assignats ! !

TOUS, navrés.

Ah ! ah ! ah !

LA BALAFRE, joyeusement.

C'est bien simple, faisons
Faisons un cran au ceinturon !
La soupe sera maigre
Tant pis pour l'estomac !
Le cœur reste solide !
Le cœur reste joyeux !

(Les soldats reprennent en chœur la phrase.

LE CAPITAINE, très touché.

Vous, mes pauvres amis
Simples et braves gens,
Que j'ai raison
De si bien vous aimer.

LA BALAFRE

Merci, mon officier,
Nous ne méritons pas
De pareils compliments !

LE CAPITAINE

Quand je vous vois pâtir
Je souffre plus que vous.

LA BALAFRE ET LES SOLDATS

On le sait, capitaine,
Aussi pas un de nous
Qui ne serait heureux
De vous donner sa vie.

LE CAPITAINE, souriant, les remerciant du geste.

En attendant, il faut que je vous trouve
De quoi vous bien réconforter!

LA BALAFRE ET LES SOLDATS, saluant.

Merci, capitaine.

LE CAPITAINE

A bientôt, mes enfants!

(Sortie du capitaine allant vers le village.)

LAFLEUR, battant des mains.

Tiens, voilà Marion!

TOUS, dans un mouvement très enlevé.

Voilà la vivandière
Voilà la vivandière
Vive Marion!
Vive Marion!

Entrée de Marion.

(C'est une escouade de soldats républicains très déguenillés qui arrive, entourant la voiture de Marion la vivandière attelée d'un âne. — Marion porte la veste rouge des hussards avec de la vieille fourrure rapée. Marion est dans sa voiture.)

MARION, commandant.

Section !... Repos !...

TOUS

Bravo ! mon commandant !

(Marion descend de sa voiture et embrasse son âne.)

MARION

Et toi, mon Grisonnet,
Bien vrai, si tu n'a pas
Répondu comme les autres

(Tous les soldats se récrient.)

Tu es de mon avis !

(S'adressant aux soldats.)

Eh ! Qu'avez-vous à dire ?

MARION, caressant son âne et le montrant avec orgueil.

Vous comparant à Grisonnet
Vieil ami, compagnon de guerre,
Je vous ai fait un grand honneur !
Dont vous n'êtes certes pas dignes ! ! !

Il n'a pas, il est vrai,
Mon petit Grisonnet,
Été cité à l'ordre !
Ni même comme moi
Proclamé caporal
A Valmy, par Dumouriez,
Mais au combat de Spire
Il fut blessé deux fois !

(Gravement, à Lafleur.)

Blanc bec c'est un ancien,
Prends modèle sur lui.

(Lafleur fait à l'âne le salut militaire.)

Conduis-le par la bride
Et va le remiser
Et en prenant grand soin
Tout près d'un beau taillis bien vert
Pour qu'il puisse à son aise
Se payer un festin.

TOUS

Marion! Marion!
Tu te moques de nous

LA BALAFRE

Toi, Marion la vivandière,
Notre protectrice en tout temps,
Toi qui nous soignes
Et nous secours
Au milieu des combats,
Affrontant la mitraille
En t'élançant
Dans la mêlée,
Tu peux rire de nous,
Mais nous, jamais de toi.

MARION, haussant les épaules, lui versant un petit verre.

Flatteur, tout ça c'est pour la goutte.

TOUS

Non! non!

MARION

Allez, mauvaises têtes,
Faites ce que j'ai dit.

(Les soldats prennent l'âne et l'emmènent.)

MARION, à un paysan.

Toi là-bas, toi, bourgeois!
Qui donc habite-là?

LE PAYSAN

C'est le marquis de Rieul,
Ainsi que ses deux fils,

MARION

Sont-ce de braves gens
Bien que des ci-devant ?

LE PAYSAN

Un seul est bien aimé,
Le plus jeune,
Monsieur Georges !
Comme on l'appelle ici.

MARION

Georges !!! Le petit nom
De mon pauvre défunt
Le brave sergent Thémistocle,
De la quatrième du deux !!!

(Au paysan qui la regarde étonné.)

Tu ne l'as pas connu !
C'était un fier luron.

(Puis montrant les bâtiments.)

Eh ! quoi ! pas une femme
Dans toute la caserne ?

LE PAYSAN

Si. Jeanne, une orpheline
Sans fortune, sans nom,
Léguée à ce marquis
Par son frère mourant !

(Mystérieusement.)

On dit qu'elle est de la famille
C'est un ange des cieux !
Mais voici monsieur Georges !
Il ne faut plus parler.

MARION

Voyez-vous, ce trembleur !!!

Entrée de Georges

(Il est en costume de chasse, guêtré, la carabine à l'épaule.)

MARION, allant à lui.

Salut !... Fraternité !

GEORGES, gaiement.

Bonjour la vivandière !

MARION

Nous t'avons envahi
Sans t'avoir crié gare !!

GEORGES

Je vous savais ici,
Soyez les bienvenus.

(Il remet son fusil au paysan en lui donnant des ordres, il montre les soldats. Aussitôt le paysan rentre à la ferme.)

MARION, le regardant.

C'est vrai, t'as l'air gentil !
(Intriguée.)
Mais comment donc sais-tu
Qu'on bivouaquait chez toi ?

GEORGES

Depuis ce matin parcourant la plaine
J'allais dans les bois, j'allais par les blés.
Lorsque j'entendis musique lointaine
Des bruits de fanfare aux airs endiablés.
Pareil au semeur, qui jette à la terre
Le blé, grain sacré qui germe au sillon
Ces appels pleins d'élan prenaient mon âme entière
Et me criaient : « Marche, au canon ! »

(Le capitaine Bernard rentre et écoute. — Les soldats se rapprochent.)

MARION

Oui, tu peux tressaillir,
Oui, tu peux être ému,
Car c'étaient les fanfares
Des vieux soldats du Rhin !!

GEORGES, *fiévreux.*

Vous venez de vous battre ?

LA BALAFRE

Crânement je t'assure.

BERNARD

Et ce fut dur.

MARION

On eut le nez gelé,
Mais le cœur restait chaud !

LE CAPITAINE BERNARD, *enfiévré, prenant la main de Marion.*

L'on se moque,
Du froid et de la faim,
Qu'importent les blessures
Et qu'importe la mort,
Quand on rêve le soir,
A l'abri du drapeau.

(*Marion, Bernard, Lafleur et les soldats reprennent en chœur.*)

GEORGES, *s'exaltant.*

Puis, où retournez-vous ?

LE CAPITAINE BERNARD

Nous former, dans Nancy.

MARION

Et de là refiler
  Où la Convention
Nous dira d'aller vaincre!

(Georges reste les yeux perdus dans le rêve.)

LE CAPITAINE

Dis donc, Marion,
  On est là
  A jaser,
N'as-tu rien pour mes hommes ?

GEORGES, au capitaine.

Permettez, capitaine,
Mes gens sont prévenus
Et l'on va nous donner,
Tout ce que nous avons

LE CAPITAINE

Merci bien, citoyen,
  Car mes hommes
  Sont fatigués.

(Jeanne paraît, sortant de la ferme, entourée de valets et de filles de ferme portant des provisions.)

GEORGES, montrant Jeanne à la Vivandière.

Voilà la bonne fée,
Apportant de la ferme
Des fruits et du vieux vin.

(Aux soldats.)

Tout est pour vous, prenez!

(Les soldats, en remerciant, prennent les vivres.)

MARION, s'approchant de Jeanne.

C'est vous que l'on nomme Jeanne?

JEANNE

Comment le savez-vous ?
Vous n'êtes pas d'ici.

MARION

Quand je suis arrivée,
On parlait d'un bon ange !
Plus besoin de chercher,
Vous êtes apparue !

JEANNE, très simple.

Mais moi, je n'ai rien fait,
Car Georges l'avait dit !

(Jeanne rentre à la ferme.)

LE CAPITAINE BERNARD, à Georges.

Vous gâtez trop mes hommes.

GEORGES

Ne vous doit-on pas tout ?

LE CAPITAINE

Mais non ! mais non !
Ce qu'on a fait
C'est qu'on devait le faire.

GEORGES, la voix voilée par la douleur.

Le sang bouillonne dans mon cœur
Mes yeux sont voilés par les larmes,
Oh ! pouvoir être utile
Et faire son devoir !.!

MARION, qui l'a entendu.

Viens avec nous, petit,
Viens avec nous, viens,

Tu connaîtras la dure
Tu connaîtras le sac,
Tu sauras te priver
De tout... Et plus encore
Tu peux être tué
Sans savoir d'où ça vient.
Mais ayant rudement
Lutté pour ton pays,
Si tu tombes au feu,
Tu meurs comme un vaillant !!!

MARION, et tous les soldats.

Viens avec nous,
Tu connaîtras la dure,
Tu connaîtras le sac
Viens ! viens ! viens .

GEORGES, enfiévré, jure en étendant la main.

A demain Marion
Je le promets ici

MARION

Au nom du bataillon,
J'accepte ton serment,

(Les soldats serrent la main à Georges.)

MARION, au capitaine.

Je vais à ma carriole
Je te rattraperai
Avec l'arrière-garde !

LE CAPITAINE

C'est entendu.

(Sortie de Marion avec quelques soldats désignés par La Balafre dont Lafleur.)

LA BALAFRE, serrant la main à Georges.

Tu peux dire
De ce jour
Que la Balafre
Est ton ami !
Comme soldat
Je te prends sous mon aile
Si tu sais déguster
Les principes de gloire
Que je veux t'inculquer
Tu pourras te vanter
D'être un troupier superbe
Un brisquard à trois brins !!!
Rrrran !!!

LE CAPITAINE

Allons, formez les rangs.

(La compagnie se forme.)

En avant!... Marche !

(S'adressant à Georges.)

A bientôt !

GEORGES

J'ai juré !

Départ de la Compagnie.

Georges reste seul regarde tristement le manoir et la ferme en pensant. — Paraît Jeanne.)

GEORGES, l'apercevant.

Ciel ! Jeanne ! Aurais-je le courage
De lui apprendre mon départ !
Non, j'attendrai
Jusqu'au dernier moment,

(Allant à Jeanne.)

Ma Jeanne bien aimée,
O toi, tout mon bonheur,
Quand ce jour viendra-t-il
Où tu seras ma femme?

JEANNE

Hélas! que dis-tu là!
Ton père, hélas! trop fier,
Ne veut pas que son fils
Prenne une enfant du peuple

GEORGES

Mais, je le fléchirai.

JEANNE

Non, ne l'espère pas.

GEORGES

Si, je l'implorerai.

JEANNE

Rien ne le touchera.

GEORGES

Je le supplierai
A genoux.
Je lui dirai :
C'est Jeanne que j'adore.
Elle est tout mon bonheur

DUO

JEANNE	GEORGES
Ne parle pas ainsi, Laisse-moi mon courage.	Je ne puis être heureux Qu'en te nommant ma femme.

JEANNE

Par pitié !
Laisse-moi mon courage.

GEORGES

Reprends donc espérance.
Ah ! crois en l'avenir.
Mon cœur te compare
Au clair rayon d'avril
Qui perce les brumes
Et pénètre sous bois.

JEANNE

Que tu me dis
De tendres choses.

GEORGES

Sous son doux baiser
Éclosent mille fleurs.
Il fait bâtir des nids
Et chanter les oiseaux.

JEANNE

Tes paroles m'enchantent.
Mais l'on va m'accuser
De convoitise infâme.

GEORGES

Non, chasse loin de toi
Cette injuste pensée.
Ceux qui t'accuseraient
Seraient punis par moi.
Entre toutes, je t'ai choisie ;
C'est toi qui sera ma femme.

Car je t'aime,
Car je t'adore,

(Très doucement.)

Car je te veux.

(Il la prend dans ses bras, elle cherche d'abord à se dégager, puis cède peu à peu.)

Ne me repousse pas,
Laisse parler ton cœur
Et reste dans mes bras.

DUO

(Comme en un songe.)

Tous les deux,
Tendrement,
Les yeux mi-clos,
Nous enlaçant,
Echangeons nos serments
De tendresse infinie !

JEANNE

Je te murmurerai
Des choses bien plus douces
Que le chant des oiseaux,
Que la chanson des nids,

GEORGES

Laisse ton âme en fleur.
Se fondre dans la mienne.

JEANNE

Je t'aime ! ! !...
Les yeux mi-clos,

GEORGES

Nous enlaçant !

DUO

Echangeons nos serments
De tendresse infinie.

(Au bout de quelques instants, André de Rieul arrive du château, Georges va à lui.)

ANDRÉ, à son frère.

Georges, voici mon père,
Il sait ce que tu fis.

GEORGES

Et toi, me blâmes-tu ?

ANDRÉ

Frere, tu le sais bien,
Je pense comme toi,
    Mais mon père
    Est le maître
Et je reste soumis
En me sacrifiant !

GEORGES

Moi, je l'attends sans crainte
Et je lui répondrai.

Entrée du marquis de Rieul.

LE MARQUIS, ironiquement

Quoi ! vous ici, monsieur,
Abandonnez-vous donc
Si vite vos amis ?

GEORGES

Père, ne raillez pas.

LE MARQUIS, avec une colère croissante

Allons, vous vous moquez,
Vous ignoriez sans doute
Que ceux que vous fêtiez
N'étaient pas de mon camp !

GEORGES

Mon père, il est trop tard,
J'ai décidé de mon sort,
J'entends ma conscience,
J'entends ma volonté
Qui se lèvent
Et me crient :
« Combats pour ton pays
« Et pour sa liberté ! »

LE MARQUIS, furieux.

Je te renie
Pour le fils de mon sang,
Je te renie
Pour le nom que tu portes
Et qui n'est plus tien désormais.
Je ne te connais plus,
Tu n'es qu'un étranger,
Et je t'arrache
De mon cœur ! ! !

QUATUOR

JEANNE ET ANDRÉ

Seigneur, je vous en conjure,
Que leur querelle cesse,
Que Georges nous reste,
Ayez pitié de nous !
. . . .
. . . .

GEORGES

Je n'obéirai pas,
Non, je résisterai
Car mon devoir
Est de partir.
Je saluerai la mort
Comme une délivrance.

LE MARQUIS

Je veux qu'on m'obéisse,
Car je reste le maître.
Jamais je ne laisserai
Ma volonté faiblir,
Je veux qu'on m'obéisse!
Je te chasse d'ici,
Va rejoindre
Ces va-nu-pieds.

GEORGES, *fièrement.*

Ces va-nu-pieds là
Sont des braves
Qui défendent la Patrie!

LE MARQUIS

Va-t-en, va-t-en!
Je te chasse d'ici!

GEORGES, *avec désespoir.*

Adieu, mon père!

(*Il se sauve comme un fou.*)

JEANNE, *l'appelant.*

Georges! Georges!

GEORGES *se retourne et envoie un baiser à Jeanne.*

Pour toi tout mon amour!

(*Il disparaît.*)

JEANNE, *se précipitant aux genoux du marquis.*

Vous laisseriez ainsi
S'engager votre fils,
Mais on va le tuer!

LE MARQUIS, rudement.

Assez! assez!
Retournez à ma ferme.
Je vous interdis ma maison,
Ici, désormais,
Vous n'êtes plus rien!

(Le marquis rentre au château avec son fils André.)

JEANNE, regardant autour d'elle.

Hélas! seule!
Je suis seule,
Délaissée,
Isolée,
Le cœur broyé.
Mon bien-aimé est parti!
(Défaillante.) Seigneur! Seigneur!
Si je pouvais mourir!

(Elle tombe sur la route.)

(La chanson de route des soldats résonne dans la coulisse, puis l'escouade sortant de la ferme débouche entourant la voiture de Marion.)

C'est l'adjudant Tue-Mouch's
Qui reçut à Valmy
Deux boulets dans la bouche,
Ça l'flanque trois mois au lit,
Larifla, fla fla,
Larifla...

LAFLEUR, qui conduit Grisonnet par la bride, arrive près de Jeanne.

Halte!
Qu'est-ce que c'est
Qu'ça?

MARION, de sa voiture.

Morbleu! c'est une femme!
Lâche donc ton fusil,
Clampin, et vois-moi ça.

(Elle saute de sa carriole et prend Jeanne dans ses bras, aidée de Lafleur. Toute l'escouade fait cercle autour d'eux.)

2

Mais, je n'ai pas la berlue,
C'est la brave fillette
Qui nous a si bien accueillis.
J'vas lui fair' prendre
Un peu d'eau de vie.

LAFLEUR, anxieux.

Eh! bien, Marion ?

(Au moment de la faire boire elle s'arrête en disant.)

MARION

Tiens! Elle ouvre les yeux!
Ah! ben, quoi, ma petite,
Qu'est-ce donc
Qui se passe?

JEANNE, pleurant.

On m'a chassée!

MARION

On t'a chassée?
T'es folle?
Et monsieur Georges!

JEANNE

Il est parti
Pour se faire soldat.

MARION

Ça, c'est une...
Crâne idée,
Mais, qui t'a repoussée?

JEANNE

C'est le marquis de Rieul.

MARION

C'est ce vieil aristo,
Après tout, ça vaut mieux.

JEANNE

Que vais-je devenir ?
Marion, j'aime mieux mourir.

MARION, lui parlant comme à une enfant.

Petite, bon courage,
Tu viendras avec nous
Et ne regrette pas
Ces vilains museaux-là.

TOUS LES SOLDATS

Petite, bon courage,
Tu viendras avec nous
Et ne regrette pas
Ces vilains museaux-là.

MARION, avec emphase, montrant sa cariole.

Monte dans mon carrosse.

(Très tendrement.)

T'as pas connu ta mère,
Je serai ta maman !

(Des soldats soutenant Jeanne la mettent dans la petite voiture. L'escouade se reforme en ordre de marche, Marion prend Grisonnet par la bride. — On part.)

TOUS

C'est l'adjudant Tuc-Mouch's
Qui reçut à Valmy

(Jeanne tend ses bras suppliants vers le manoir.)

Trois boulets dans la bouche,
Ça l'flanque cinq mois au lit!
Larifla, larifla,
Fla, larifla!

MARION, montrant le poing au château du marquis.

Vieux gredin!!!!!

TOUS

Larifla, fla, fla,
Larifla!
Larifla, fla, fla!
Lariflaire!

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Entr'acte. — Rêveil au Camp.

Campement républicain en Vendée.

(A droite, une escouade, le sergent La Balafre termine l'appel. — A gauche, la voiture de la vivandière, ses bâches relevées et fermées. — Deux escabeaux, de la paille à côté.)

LA BALAFRE, SOLDATS, LAFLEUR, MARION.

LA BALAFRE, faisant l'appel.	SOLDATS, répondant.
Bon Fumet..................	*Présent.*
La Merluche.................	*Présent.*
La Cocarde..................	*Blessé.*
Tonneau....	*Présent.*
Pas de Chance..............	*Blessé.*
Lafleur.....................	*Présent.*

(Après l'appel.)

LA BALAFRE

Que tout reluise ferme.
Tâchez de faire honneur
A notre compagnie !
Car tout à l'heure,
Doit arriver,

Le renfort qui va nous donner
Un coup de main
Pour enlever
Ce diable de village
Où se sont réfugiés
Les derniers Vendéens !!

(Changeant brusquement de ton.)

Et maintenant, rompez !.!
Je vous ai assez vus.

(Rires des soldats.)

LA BALAFRE et LAFLEUR, chantant un refrain tout en travaillant à astiquer leurs armes.

C'est Stofflet qu'avait promis
De fair' de nous un salmis.
Il a reçu sa brossée,
Westermann l'a sabré !!
Si j'étais la Convention,
J' f'rais décréter par la Nation
Que les vieux soldats du Rhin
Sont d' fameux lapins !

MARION, sa cape sur les épaules, son panier de légumes au bras, arrivant toute essoufflée, à mi voix.

Voulez-vous bien vous taire.
Vous m'avez fait courir ;
Je suis époumonnée !
Je vous entends chanter
Du bas du raidillon.

LA BALAFRE, LAFLEUR, rieurs.

Tu nous voudrais muets ?

MARION

Non, mais regardez là-bas
Là-bas dans ma carriole
Douillettement, j'ai couché Jeanne,
Laissons-la reposer

TOUS

Entendu, Marion.

(Les soldats partent en évitant tout bruit.)

LA BALAFRE, avant de s'éloigner, montrant les légumes du panier de Marion.

La soupe sera bonne ?

MARION

Gourmand... Tu en auras.

(La Balafre sort. — Marion s'approche de la carriole avec le plus grand soin, elle dépose son panier et se met à pelurer ses carottes et ses pommes de terre qu'elle met dans la marmite. — Jeanne sortant de la voiture s'approche doucement de Marion et l'embrasse.)

JEANNE

Bonjour Marion !

MARION, se retournant.

Eh ! bonjour, ma petite,
Tu vois, ces gueusards-là

(Elle montre le poing du côté des soldats.)

T'ont réveillée ! Enfin,
Dis, as-tu bien dormi ?

JEANNE

J'étais si fatiguée !

(S'adressant à Marion.)

Mais, où t'es-tu couchée ?

MARION

N'en prends donc nul souci.
J'ai dormi cette nuit
Près mon feu de bivouac

JEANNE

Ma pauvre Marion !

MARION

Ne me plains pas,
Chère enfant !
Car je suis bien heureuse,
Cette nuit,
Moi, je t'ai gardée.
Je croyais
Avoir un enfant !

Je sentais ma pensée
Flotter légère et douce
Et s'en aller là-haut
Vers les étoiles !!!

Assise près mon feu de sarments,
Je te voyais dormir.
Alors, j'étais comme en extase,
Et faisais de beaux rêves.

(Avec une tendresse infinie.)

Ne me plains pas,
Chère enfant,
Car je suis bien heureuse !!!

JEANNE, doucement.

Merci !!!

(Puis changeant d'idée.)

As-tu des nouvelles de Georges ?

MARION, joyeusement.

Coquine, tu y penses!

JEANNE

C'est que je l'aime tant !
Avant que tu m'emmènes,

Par Georges seulement
J'ai connu des paroles
Tendres et consolantes;
C'est lui
Qui me réconfortait,
M'obligeant à sourire,
A reprendre courage
Quand je désespérais;
C'est lui
Dont le regard
Était triste et songeur
Quand mes yeux
S'emplissaient de larmes!

J'ai grandi près de lui,
L'aimant de tout mon cœur
Et de toute mon âme!!!
M'en veux-tu ?
Ai-je eu tort?
Dis, maman Marion ?

MARION

Tu as pardieu raison.

(Les deux mains derrière le dos, comme un vieux soldat.)

Il revient aujourd'hui
Avec sa compagnie,
Tu ne l'as pas revu
Depuis qu'il est sergent?

JEANNE, tristement comme une petite fille.

Voilà bien six grands jours
Que j'en suis séparée.

MARION

Mais non, tu fais erreur!

JEANNE

Mais, si, j'ai bien compté.

MARION, à part.

Voyez-vous, la mâtine !

JEANNE

Se bat-on aujourd'hui ?

MARION

Je crois que c'est fini.

(Marion va se remettre au travail.)

JEANNE, joyeusement.

Je suis donc exaucée,
J'ai tant prié pour lui.

MARION, levant les bras au ciel.

Seigneur ! Jésus ! Marie !
Tu crois à tout cela ?

JEANNE, surprise.

Tu ne fais donc pas
Ta prière ?

MARION, pensant aux tristesses passées.

Non, je ne la fais plus,
Depuis que tout enfant
Je n'ai plus eu de mère !

JEANNE, s'agenouille et attirant Marion qui résiste d'abord un peu.

Si tu n'obéis pas
J'en aurai gros chagrin.

MARION, qui voit qu'elle lui fait de la peine, va se mettre près d'elle.

Alors, apprends-moi vite !

JEANNE

Sainte Vierge, Marie !

MARION, répétant.

Sainte Vierge, Marie !

JEANNE

Protège ceux que nous aimons.

MARION, même jeu.

Protège ceux que nous aimons

JEANNE

Sois bonne.
Pour tous ceux qui souffrent.

MARION

Sois bonne pour tous ceux
qui souffrent.

DUO

En veillant bien,
Sur tes enfants,
Écarte le danger,
Et rends-les nous
Vivants !

Entrée de Lafleur, qui sort du corps de garde en se faisant tout petit.

MARION, l'apercevant.

Tiens, mon petit Lafleur,
Tu viens rôder ici !

(Lafleur lui montre timidement une lettre.)

Ah ! je te vois venir.

LAFLEUR

Alors, je n'ose plus.

MARION

Tu as rudement tort,
T'as pas à te gêner.

(Lafleur lui tend une pauvre vieille lettre enveloppée dans un mouchoir, et la donne à Marion.)

LAFLEUR, très naïvement.

Je viens encore une fois,
Puisque je ne sais pas lire,
J' voudrais tant la savoir par cœur.
Car pour moi, c'est tout mon bonheur.

MARION, lui lisant sa lettre.

« Mon p'tit gars, si nous t'écrivons,
C'est pour te bien dire sans cesse,
Qu'nuit et jour, à toi nous pensons,
Et qu'en rêve, en mes bras j'te presse
Comme une pauvre et vieill' maman,
Qui s'languit loin de son enfant.

Si tu t'trouvais en grand danger,
Pense à la médaille, à Marie,
Qu' j'ai cousue avant d'te quitter,
En dessous ta buffleterie.

Ces deux brins de jasmin que je mets dans ma lettre,
Sont cassés au rejet qui grimpe à ta fenêtre,
S'ils t'arrivaient flétris, s'ils étaient tous froissés,
Prends-les bien doucement, touche-les de tes lèvres,
Tu sauras y trouver les baisers pleins de fièvres,
Que ton vieux père et moi venons d'y déposer. »

(Pendant la lecture de la lettre, Lafleur écoutera très ému, presque religieusement, sans mouvements ; sur les deux derniers vers seulement, il portera très simplement son mouchoir à ses yeux en sanglotant.)

LAFLEUR ET JEANNE, attendris.

Ma bonne Marion,
Toujours la bonté même.
Tu viens, quand l'un de nous,
Malheureux te réclame.
Laisse-nous te dire à genoux
Que nous t'aimons du fond de l'âme.

MARION, se mouchant en s'épongeant les yeux.

Relevez-vous donc, grosses bêtes,
J'aim' pas beaucoup ces charges-là!

UNE SENTINELLE

Attention! Aux armes!

Les tambours et les fifres de la seconde section arrivent avec le capitaine Bernard. Georges est sergent, il est en tête de son escouade. Les commandements ont lieu, la première section se forme face à la seconde.)

LE CAPITAINE

Portez... armes! Présentez... armes!
Officiers, sous-officiers, soldats,
Vous avez fait votre devoir,
La Convention vous remercie.
(Parlé.) Ouvrez le ban.

(On ouvre le ban.)

Sous-lieutenant Vernier,
Seul officier restant,
Dans votre compagnie
Porté à l'ordre,
Blessé trois fois,
Vous êtes lieutenant.
Fermez le ban.

(On ferme le ban. — Les deux officiers se font le salut de l'épée.)

Vous, sergent La Balafre,
Qui le premier de tous
Avez franchi la brèche
Lorsque l'on prit Cholet,

Chantant le : « Ça ira ! »
Sous la grêle de balles,
Je vous donne un fusil d'honneur.
Aux champs !

(Refrain de fifres et tambours. Pendant le jeu de scène où l'on donne le fusil d'honneur à La Balafre et où Bernard lui remettant son arme l'embrasse, le sergent très ému s'essuyant les moustaches et les yeux en ayant l'air de se pincer le nez, murmure : « Cré nom ! »)

BERNARD

Première section. Arme sur l'épaule droit' ! !
En avant... Marche !
Deuxième section,
Rompez.

(Le capitaine fait partir la première section. — Les soldats vont complimenter La Balafre qui leur montre son fusil avec orgueil.)

Enfin, toi, Marion.

MARION, étonnée et rieuse.

Tu veux me donner un fusil ?

BERNARD, riant.

Non ! ! ! Mais le général
Sachant que ton ânon
Avait été blessé
Et que ta carriole
Avait été brisée,
T'accorde une voiture
Ainsi qu'un bourriquot !

MARION

Capitaine Bernard
Tu répondras
Au général
Hoche !
Que je garde
Mon Grisonnet,
Un vétéran, mon camarade.

Qu'il est remis de sa blessure
Et qu'il reste toujours
Comptant à l'effectif,
Tout dévoué à la Nation !

(Rires de tous.)

BERNARD

Oui, Marion, on le dira !

(Tout le monde s'éloigne, Jeanne et Georges restent.)

DUO

JEANNE et GEORGES

JEANNE.

C'est toi, je te retrouve.

GEORGES

Enfin ma bien-aimée,
Je revois tes grands yeux et ta parole aimée,
Rends un peu de calme à mon cœur.

JEANNE

De ton père et d'André
N'as-tu pas de nouvelles ?

GEORGES

Rien ne me parvient d'eux... mon père est-il donc mort ?
J'ai des pressentiments affreux, dans la bataille
Lorsque passe en sifflant près de moi la mitraille.

JEANNE

Voyons, sois courageux, lorsqu'a passé l'orage
Et que la rafale en sa rage
A balayé coteaux et champs,
Les nids sont toujours sur la branche.

Et sous la feuille qui se penche
Les nids sont toujours pleins
De joyeuses chansons.

GEORGES

Prends sur mon sac ces blancs muguets
En ce jour l'on doit des bouquets
A sa chère et mignonne amie.

JEANNE, étonnée, prend les fleurs sur le paquetage de Georges.

Mon Dieu, je suis toute ravie
Mais pourquoi ces fleurs aujourd'hui ?

GEORGES

Parce que ce matin quand le soleil a lui
Sur cette campagne embaumée
En ma pauvre âme énamourée
Leurs clochettes faisaient doux bruit
Le vent les agitait sans cesse
De sa fraîche et vive caresse
Et leur parfum chantait tout bas :
« Soldat qui marche n'oublies pas
« Que c'est la fête à ton amie
« De ta Jeannette la jolie ! »

EN DUO

Soldat qui marche, n'oublies pas
Que c'est la fête à ton amie
De ta Jeannette la jolie !

Entrée de Marion.

MARION, arrivant, les surprenant.

(Georges et Jeanne se sauvent).

Ah ! les enfants terribles !

(Marion installe la soupe et la distribue aux soldats du poste qui l'entourent. La Balafre arrive avec sa gamelle.)

Entrée de La Balafre.

MARION, *écumant son pot-au-feu.*

Ah ! t'as pas oublié !

(*Lui mettant la cuillère sous le nez.*)

Flaire-moi çà !

LE BALAFRE

Fameux !

(*Elle sert la soupe dans la gamelle de La Balafre qui se met à manger.*)

MARION

Tout à l'heure, tu fus bien ému.

LA BALAFRE, *tout en mangeant.*

Vrai, ne m'en parle pas
J'ai tremblé comme un muscadin
J'ai eu moins d'émotion
A ma première affaire.

MARION

Ah ! mon premier combat
Que ça date de loin
Dans le fond de mon cœur
Tout battait la chamade
Ça remonte à Valmy !

LA BALAFRE

Et moi près de Landau.
Nous montions à l'assaut
D'une forte redoute
Qui nous criblait de feux
Tout d'abord j'ai fermé les yeux !

MARION

Ah! ah! ah! ah!

LA BALAFRE

Mais bientôt j'ai repris courage
En entendant parmi la canonnade
Nos officiers et nos vieux vétérans
Qui nous criaient :
En avant les enfants!
En avant!

Serrez les rangs!
Faut la victoire,
Du cœur au ventre,
Allons, courons,
Faut nous adjuger leurs canons,
En avant!
Les bleus en avant!
Serrez les rangs!!!

MARION

Mon brave La Balafre,
C'est bon de jaboter.

LA BALAFRE

Et de manger la soupe,
Avant d'aller se battre.

MARION

Crois-tu que ce sera bien grave?

LA BALAFRE, avec sa cuillère désignant le village des Vendéens.

Ils ne sont que bien peu,
Mais ils sont commandés
Par un vieux fanatique,
Un ci-devant de Rieul.

(Marion laisse tomber son écuelle.)

MARION

De Rieul ? es-tu bien sur ?

LA BALAFRE, continuant de manger.

C'est le nom qu'on disait.

(Sortie de La Balafre, qui rentre au poste avec ses hommes.)

MARION, seule, effarée.

L'assaut va se donner
Si le père est là-bas,
A commander les blancs,
Son fils est avec nous.
Et moi... je laisserais,
Moi, qui suis prévenue,
Se commettre ce crime?
De les voir tous les deux,
Se trouver face à face
Dans l'horrible mêlée,
Non, jamais !
S'ils allaient s'entretuer ! ! !
Comment vais-je empêcher
Un semblable forfait?
Il le faut cependant.

(Tombant assise sur un coin de banc.)

Hélas, je ne suis rien,
Rien, qu'une pauvre femme
Et que peut mon chagrin.

(Se levant et reprenant son énergie.)

Allons, Marion, du courage,
Tu pleureras demain,
Mais aujourd'hui, fais ton devoir.

(Elle se dirige comme folle vers le fond du théâtre.)

Entrée du capitaine Bernard.

LE CAPITAINE, arrivant, aperçoit Marion affolée

Qu'as-tu donc, Marion ?
Vraiment, tu m'as fait peur.

MARION

Quand va-t-on attaquer?

BERNARD

Dans une heure peut-être ?

MARION

Eh bien ! je t'en supplie,
Fais que le sergent Georges
Ne soit pas de l'assaut!

BERNARD

Que dis-tu là ?
Tu n'as pas réfléchi ?

MARION, les mains jointes.

Je t'en conjure, Bernard

BERNARD

Que se passe-t-il donc

MARION

Ne me demande rien,
Mais si je parle ainsi,
Tu connais Marion ?
Si je t'implore ainsi,
C'est que...

BERNARD, très gravement.

N'en dis pas davantage.
Du moment que c'est toi,
Je ferai de mon mieux !

(Puis avec un sourire.)

Avoue-moi maintenant
Que je t'ai devinée !...

MARION, effrayée.

Moi ?

BERNARD

Pour avoir si grand peur,
C'est que ce sergent Georges,
Un brave et beau garçon,
Vient bien souvent rôder près de ta carriole,
Où tu caches
Un trésor !
Ton enfant d'adoption.

MARION, à part.

Où veut-il en venir ?

BERNARD

Alors, ils s'aiment bien ?
Tu crains un mauvais coup
Pour le bel amoureux.

MARION, à part, respirant.

Cré coquin ! je respire !

BERNARD

Hein ! je t'ai devinée.

MARION, très émue mais s'efforçant d'être en train.

Oui, tu m'as devinée,
Faut m'excuser,
Depuis quéqu' temps,
Je suis nerveuse
Comme un' recrue !

LE CAPITAINE, riant.

Ah ! ah ! ah !
Tu as des nerfs d'aristocrate.

MARION, riant nerveusement.

Ah ! ah ! Je ne suis plus la même.

LE CAPITAINE

Toi qui marchais au feu
A côté des tambours ! ! !
Tu vieillis, Marion.

MARION, devenant songeuse.

C'est vrai !

BERNARD, devenant à nouveau sérieux.

Mais oui, décidément, tu vieillis,
Tu m'as pris au sérieux ?
Réfléchis donc, morbleu !
L'on ne peut s'en aller
Au moment d'un combat
Pour un bout d'amourette,
Et Georges m'en voudrait
Il y peut gagner l'épaulette.

MARION, retombant dans l'effroi.

Quoi, ce que je te demande
Ne peut donc pas se faire ?

BERNARD

N'insiste pas,
C'est insensé !

MARION, désignant le village où sont retranchés les Vendéens.

Sais-tu qui commande là-bas ?
Quel est le chef des Vendéens ?

BERNARD

Un ci-devant marquis de Rieul,
Un vieux fou qui tient la campagne
Depuis quelques jours seulement.
Je ne sais d'où il vient,
C'est notre dernier adversaire,
Il prolonge la lutte,
Il va payer pour tous !

MARION, effrayante.

Eh bien,
Celui que l'on appelle ici
Le sergent Georges,
C'est Georges de Rieul ! ! !
Le fils de ce vieux fou.

BERNARD, épouvanté.

Ah !!!!

MARION

Son père l'a chassé,
Rejeté, renié,
Quand il s'est engagé
Sans te livrer son nom
Georges l'aime toujours,
Il en parle sans cesse.
Il ne sait rien encore
Car il vient d'arriver.
Mais il suffit d'un mot
Pour le désespérer.

Bernard, mon brave ami,
Veux-tu le voir placé
Entre ses deux devoirs
Également terribles
De fils et de soldat !

BERNARD

C'est affreux, Marion.

MARION

Toi seul peut tout sauver.

LE CAPITAINE, réfléchissant très grave.

Mais... la deuxième section
N'a plus que ses sous-officiers.
Vernier dirige la première,
Il n'y avait que Georges
Pour enlever l'assaut

MARION, anxieuse, désolée.

Alors, c'est impossible?

BERNARD

Et non, que je suis bête.
Allons, veux-tu de moi,
Pour le remplacement ?

MARION, courant à Bernard lui prend les épaules, ses yeux dans ses yeux.

Voyons, que dis-tu là ?

BERNARD

C'est moi, ton vieil ami,
Qui conduirai l'attaque.

MARION, des pleurs dans la voix

Si tu étais blessé ?

BERNARD, insouciant.

Moi, je suis seul au monde.

(Il s'approche de Marion et lui dit tout doucement.)

Et que nos tourtereaux
Continuent de s'aimer.

(Riant.)

Mais, si je trinque un peu
Tu viendras me soigner.

MARION

Ah ! que puis-je te dire ?

BERNARD, riant.

Dis que tu es contente !

MARION, à Bernard tombant dans ses bras.

Bien vrai, tu me pardonnes ?

BERNARD, se dégageant doucement.

Tais-toi donc, ça m'amuse.

MARION, se jetant dans ses bras

Sois béni, cher grand cœur !

(Roulement de tambour.)

BERNARD, à Marion.

Voici le ralliement.

(Tous les soldats arrivent en armes, Bernard à Georges.)

Sergent Georges, venez.
Vous allez partir pour Fougères,
Et vous y serez dès ce soir.
Vous irez chercher les renforts.

(Il écrit un ordre.)

GEORGES, à La Balafre qui écoute avec les soldats.

Quoi, partir, La Balafre,
A l'heure du danger
Abandonner mes hommes
Au moment de l'assaut!

LA BALAFRE

Et que veux-tu?
C'est la consigne
Y a pas à répliquer;
Mais manquer un combat
Là vrai, t'as pas de chance.

BERNARD, lui remettant le papier.

Voici l'ordre, sergent

GEORGES, au port d'armes.

Oui, capitaine!

(Il met son ordre avec soin entre la baguette et le canon de son fusil.)

BERNARD, à Marion.

Eh bien! Es-tu contente?

MARION, dans une exaltation suprême.

Liberté! rayonnante aux cieux
Exauce ma prière ardente
Rends notre âme douce et clémente
Aux désespoirs des malheureux.
Mais s'il faut prendre ta défense
Tu nous verras d'un même élan
Au combat marcher en chantant!
« En avant soldats, pour la France!!! »

(Reprise de la phrase par Georges, Bernard et Marion, tandis que les soldats entonnent l'hymne.)

HYMNE

LES SOLDATS

Liberté, pour qui tout enfants
Nos pères et nos mères
Nous ont dit : Quittez-nous
Et courez la défendre.

Malgré le canon,
La mitraille,
Tu nous verras
Marcher joyeux,
Te donnant notre vie
Comme tu as nos cœurs !

(Au moment où le rideau tombe, Georges serre la main de Jeanne et part. — Au fond du théâtre, les tambours et les trompettes sonnent la charge.)

ACTE TROISIÈME

Un village en Vendée.

(A droite une chaumière. — Des soldats, des hussards, des paysannes bretonnes, des chouans sont là. Les tambours, les fifres sont massés au pied de tonneaux supportant une estrade où sont installés des violoneux et des cornemuseux. On lit sur une pancarte : « Ici, l'on danse. » Plein soleil. Les soldats ont des filles au bras.

CHŒUR

Hier, c'était la bataille
On s'est cogné rudement
Aujourd'hui, c'est ripaille
Amusons-nous follement
Oublions les soucis
Rions, soyons heureux
La guerre
Est finie
Et vous, les violoneux,
Vous, les cornemuseux,
Accompagnez la danse,
Rythmez bien la cadence,
Ou bien vous serez
Fusillés !

(Tout le monde se moque des violoneux et des cornemuseux qui ont eu un moment d'effroi.— Le chœur reprend.)

Ballet

Commencez le 1er effet

LA BALAFRE, arrive avec un gros bouquet à la main.

J'arrive à temps
Ma toute belle !

(Il relève ses moustaches d'un air vainqueur et chante sa déclaration très prétentieusement.)

Reçois ces fleurs à défaut du laurier
Que l'on cueille aux champs de Bellone
Mon amour sera la couronne
Que t'offre un aimable guerrier.
Aux yeux de l'univers j'étale une victoire,
Viens, ma fidèle amante, car voici l'heureux jour
Où je te jure autant d'amour
Que je te rapporte de gloire.

(La femme fait timidement un signe : Oh ! Sergent.)

LA BALAFRE

Ma Zétulbé ! que je sois ton sultan
En tes mains, j'abdique le glaive !
Que ma vie à tes pieds s'achève
Viens fixer mon cœur inconstant !
Aux yeux de l'univers, proclame ta victoire
Car je suis ton amant et voici l'heureux jour
Où je vais butiner l'amour
Au lieu de moissonner la gloire !!!

les blancs à 85

TOUT LE MONDE (chœur.)

Commencez le 2 effet

Bravo ! Bravo ! La Balafre !

(La Balafre veut embrasser la femme qui lui jette son bouquet à la figure.)

Diminuez les rouges

LA BALAFRE

Je crois que c'est tapé !

LAFLEUR

Eh ! Sergent !

LA BALAFRE

J'en suis fou,
Elle m'a subjugué,
Allons ! Dansons !

TOUS

Dansons la Fricassée.

La Fricassée commence

(Après la fricassée la foule joyeuse se répand dans le village, puis La Balafre et Lafleur reviennent bras dessus bras dessous très gais. — Tout à coup, le capitaine Bernard paraît, il frappe sur l'épaule de La Balafre qui se met au port d'armes.)

LE CAPITAINE BERNARD, désignant une maison.

Sergent, qui loge ici ?

LA BALAFRE

Marion.

LE CAPITAINE BERNARD

Qu'on dispose de sa maison,
Pour enfermer le prisonnier
Qu'on vient d'amener,
Le ci-devant de Rieul.

(Lafleur rentre dans la maison.— Sur une marche grave : « La Vendéenne, » paraît entouré de soldats le marquis de Rieul prisonnier, il est couvert de poussière. — La Balafre est à la porte de la chaumière. — Le marquis de Rieul avant d'y entrer s'arrête, regarde le capitaine qui reste impassible, puis levant les yeux au ciel lève son chapeau. — Le capitaine sort, les soldats entrent dans la maison, La Balafre part installer les sentinelles de l'autre côté de la chaumière.)

(Arrivée de Georges, le fusil sur l'épaule, Jeanne va au-devant de lui.)

GEORGES

Je reviens à l'instant,
J'amène les recrues,
O ma petite Jeanne,
Hier, on s'est battu,
Moi, je n'étais pas là
Et mon cœur de soldat
En garde un cruel souvenir.

JEANNE

Pourquoi serais-tu malheureux,
Ne pense qu'à m'aimer
Si tu m'aimes, pourtant?

GEORGES

N'es-tu pas tout pour moi,
Tout ce qui m'aime sur la terre !
Laisse glisser tes yeux dans mes regards troublés,
Tes yeux de firmament plus doux que des pervenches
Qui, lorsque nous allions par les champs les dimanches
Faisaient pâlir l'éclat des bluets dans les blés !
Viens, viens tout près de moi,
Viens ma petite Jeanne.
Oublions nos chagrins,
Les pauvres compagnons,
Tombés dans la bataille,
Aux hasards des combats.
Et que je trouve enfin les espoirs consolants,
Dans ton divin sourire où chante le printemps.

JEANNE

Combien je t'aime, Georges!
Va, nous serons heureux,
Ton père nous pardonnera,
Tu verras, nous serons heureux,
Crois-moi.

GEORGES

Je crois en toi,
Tes yeux m'ont redonné courage.

(L'enlaçant.)

Partons dans une folle ivresse,
Bien loin par les horizons bleus
Où règnent l'amour, la jeunesse,
Au beau pays des amoureux.

REPRISE EN DUO

(Marion entre et va vers sa maison.)

LA BALAFRE, revenant de poser la vedette.

Où donc vas-tu ?

MARION, étonnée.

A ma cantine,
Car c'est là que j'habite.

LA BALAFRE

Tes biens sont confisqués !!!
Le capitaine a mis chez toi,
Le vieux chef vendéen,
Que l'on vient de pincer;
C'est là qu'il restera
En attendant.

(Très tristement, faisant le signe qui indique qu'il sera fusillé.)

Tu sais...

GEORGES, qui a entendu, s'adressant à La Balafre.

Quel est ce malheureux ?

LA BALAFRE, sans y mettre d'intention.

C'est le marquis de Rieul.

GEORGES, affolé.

De Rieul, avez-vous dit ?

LA BALAFRE

Oui, c'était leur chef.

(Il rentre dans la maison.)

GEORGES, à Marion.

Mon père est là,
Mon père, Marion.

MARION

Silence !!!

GEORGES

Je veux le délivrer.
J'oserai tout tenter !!
Il a pu me maudire,
Me renier, qu'importe!
Je ne m'en souviens plus,
On va le condamner,
C'est la mort qui l'attend,
Je suis Georges de Rieul,
Je réclame mon nom,
Et ma part de danger.

MARION, sombre, craintive, l'arrêtant

Ne redis pas ton nom,
Chacun l'ignore ici,
Reste le sergent Georges.

GEORGES

Pourquoi donc, Marion ?

MARION

Si l'on savait ton nom,
L'on te surveillerait,
Tu ne pourrais plus rien
Et tout serait perdu.

GEORGES

Je veux sauver mon père.

MARION

Eh bien, attends la nuit,
Tu viendras me rejoindre
Et je réponds de tout.

GEORGES, désespéré.

Mon père, mon père,
Si tu as pu douter de moi,
Pardonne-moi,
Et je veux te prouver
Que dans mon être
Tout meurtri
Ton souvenir béni
Chante et palpite encore
Comme en un cœur d'enfant

MARION

Crois en moi.

TRIO

MARION, GEORGES, JEANNE.

Oui, nous le sauverons,
Nous le délivrerons,
Ou bien les mêmes balles
Nous frapperons tous trois.

MARION

Tout le monde est en joie
Aujourd'hui, rien à craindre,
Allez vous mêler à la fête,

Que nul ne puisse se douter
De ce qui se prépare,
Moi, je reste à veiller.
A ce soir.

GEORGES ET JEANNE

A ce soir.

(Ils sortent.)

MARION

J'ai pu les éloigner
J'ai le cœur moins serré,
S'il faut tenter le sort,
C'est moi que ça regarde.

(Pensant à Jeanne et à Georges.)

Tous les deux, mes enfants,
Je vous aime du fond de l'âme !
Si quelque malheur m'arrivait
Pensez parfois
A votre pauvre Marion
Qui vous aimait
Plus que sa vie ! !
Tous les deux, mes enfants,
Je vous bénis du fond de l'âme ! !

(Prenant sa détermination.)

je n'hésite plus

Refuse X Non, ~~je n'attendrai pas la nuit.~~
j'arrive de nuit
Seule !
Je veux m'exposer !

(Avec un éclair de joie.)

Ils ne m'ont pas repris
Les clefs de la chaumière,
La porte du hangar
Donne sur le verger,
Tentons le sort.

(Elle s'en va dans la direction de la chaumière. — A l'orchestre, grand phrase d'angoisse tandis que la scène reste vide.)

MARION, rentre en scène très agitée.

Il a pu fuir,
La sentinelle
Ne s'est pas
Méfiée.
Chaque minute qui s'écoule
Augmente mon angoisse.

. . . .

Il est loin !!
Et si je suis perdue,
Qu'importe ! ils sont sauvés !

(Tumulte à l'cantonade. — Coup de feu.)

MARION

Hélas !

(Des soldats passent vivement dans le fond du théâtre, quelques officiers. soldats, La balafre arrivent en scène. — Georges arrive près de Marion, dans le coin du théâtre, plein d'angoisse, se dissimulant.)

LE CAPITAINE BERNARD, arrivant.

Que se passe-t-il donc ?

LA BALAFRE

Mon capitaine, un traître
Ayant ouvert la porte
Donnant sur la campagne,
Le prisonnier a fui.
On lui donne la chasse,
Mais il a trop d'avance !

(Marion pousse un : Ah ! de bonheur, Georges lui embrasse les mains, mais Marion l'éloigne d'un geste.)

BERNARD

Que l'on trouve celui
Qui l'a délivré,
Quant à la sentinelle,
Qu'on s'en empare
Et qu'on l'amène.

(Aux officiers.)

Retournez à vos postes,
Tout à l'heure, conseil.

(Les officiers s'éloignent. — Bernard et Marion restent seuls.)

MARION

~~Ne vas pas chercher loin,~~
~~Et fais-moi fusiller.~~

Commencez le jour

BERNARD

Toi, Marion, c'est impossible!

MARION

C'est moi, te dis-je.

BERNARD

Voyons, tu deviens folle?

MARION

Non, c'est moi,
C'est bien moi.

BERNARD, irrité et méprisant.

C'est toi qui m'as trahi?

MARION

Moi te trahir ! ! ! toute ma vie
N'aurait pu me suffire
Pour payer à son prix
La dette de mon cœur ! ! !
Je ne t'ai pas trahi.
J'ai achevé ton œuvre.

BERNARD

Comment?

MARION

La guerre était finie,
L'insurrection détruite,
Et de Rieul désarmé,
Georges venait d'apprendre
Que son père était là,
Enfermé, prisonnier,
Responsable pour tous !
Il voulait le sauver,
On me l'aurait tué
Et Jeanne en serait morte.

Tu ne t'es jamais demandé
Ce que je devenais,
Lorsque je m'en allais
Au hasard des chemins,
En veillant jour et nuit,
Dans ma pauvre voiture,
Sur ma petite Jeanne ! ! !
Eh bien, moi, Marion,
La bavarde, la folle,
L'insouciante, enfin !
J'ai senti dans mon cœur
De nouveaux sentiments
Me gagner tout entière,
Et l'âme de la vivandière
S'est réveillée âme de mère.

BERNARD, s'émotionnant.

Ma pauvre Marion !

(Puis cherchant à se reprendre.)

Mais la guerre a des lois
Qu'on ne discute pas,
Et je tremble pour toi,
C'est la Cour martiale ! ! !
Hier, pour le combat,
Je n'engageais que moi,
Aujourd'hui, Marion,

Tu n'avais pas le droit

(Très ferme.)

D'agir comme tu fis.
De Rieul était un chef,
C'était notre ennemi,
Il était prisonnier,
Il m'était confié,
Je devais le garder
Jusqu'à son jugement.

MARION, dans une exaltation suprême.

C'est-à-dire sa mort.
Est-ce donc pour en venir là
Qu'on est monté au pas de charge,
Sous la canonnade, à Valmy,
Que l'on a pris des flottes
Au galop des chevaux ;
Que l'on mourut de faim
En défendant Mayence.
Que l' « An deux » nous n'avions
Ni souliers ni manteaux,
Et qu'on allait gaîment,
Plus fiers que rois et princes,
Tout vibrants de folie
Au seul mot : « Liberté ! »
Nous étions à l'honneur,
Nous devons y rester.
Soyons soldats, morbleu !
Ne soyons pas bourreaux ! ! !

(Tambours et trompettes éclatent au fond de la scène. — Tout le monde en scène. — Bernard, plein d'angoisse, prend la main de Marion, qui, d'un geste, lui fait signe qu'elle est prête à tout affronter.)

LA BALAFRE, arrivant.

Mon capitaine,
Un décret
De la Convention

BERNARD, lisant.

La guerre est finie,
La Convention accorde
L'amnistie aux vaincus.

(Sur ce dernier vers il regarde Marion, les yeux pleins de joie.)

TOUT LE MONDE

Quelle joie ! Quel bonheur !

(Marion ouvre ses bras à Georges et Jeanne qu'elle presse contre elle en pleurant.)

BERNARD, continuant à lire.

Le général Hoche a bien mérité de la Patrie...

(Il tend la proclamation à La Balafre qui lit la fin.)

LA BALAFRE

Et la demi-brigade aussi.

(Mettant son bicorne au bout de sa baïonnette.)

Vive la nation !

TOUS, levant leurs chapeaux.

Vive la nation !

(Marion va vers le capitaine Bernard et lui fait le salut militaire.)

(Le chant du départ sonne à l'orchestre.)

RIDEAU

Paris. — Imp. Paul Dupont, 4, rue du Bouloi (Cl.). 32.1.1919